

Maurice Mauviel. Historien et docteur en psychologie culturelle

Les historiens doivent varier leurs sources

Paru le 23 décembre 2016 dans le quotidien francophone algérien **El Watan**, signé **Nacima Chabani**.

Nous avons rencontré Maurice Mauviel, auteur de *Algérie, passé masqué*, passé retrouvé, publié aux éditions El Kalima. Il lève le voile sur une Algérie méconnue.

- Algérie, passé masqué, passé retrouvé est un volumineux ouvrage qui vient d'être réédité par la maison d'édition algérienne El Kalima...

Il y a eu une première édition française chez l'Harmattan en avril dernier avec pour titre *Labyrinthe algérien, passé masqué, passé retrouvé*. En Algérie, le livre est sorti à l'occasion du 21^e Salon international du livre d'Alger. Il est dédié au regretté écrivain Hamid Nacer Khoja, sans qui cette édition n'aurait jamais vu le jour.

Je dédie aussi ce livre à mes anciens élèves du Sersou et à la mémoire de la résistante, femme de lettres et ethnologue Germaine Tillion. Il s'agit d'une nouvelle édition revue et corrigée avec un nouveau titre *Algérie, passé masqué, passé retrouvé*. J'ai mis beaucoup de temps pour écrire ce volumineux ouvrage de 518 pages.

- Justement quelle est la genèse de cet ouvrage à caractère historique ?

Je dois dire que ce livre me tenait à cœur depuis très longtemps. Pour écrire sur ce que j'avais connu dans un village du Sersou steppique algérien en tant qu'enseignant, j'ai dû passer par un long détour. J'ai travaillé sur le territoire de Nice qui a été, rappelons-le, officiellement, cédé à la France en 1860.

J'ai découvert progressivement qu'il y avait une petite ressemblance entre l'affaire niçoise et l'Algérie. J'ai donc recherché pendant longtemps des documents, notamment à l'étranger pour faire deux livres. L'un en français et le second en anglais. Chemin faisant, c'est là que l'Algérie m'est revenue en tête sans cesse. C'est très curieux. C'est un phénomène quasi miraculeux. A chaque fois que j'allais aux archives à Londres, à Paris ou encore à Naples, l'Algérie, je la retrouvais. Une Algérie inconnue, cachée et oubliée.

Cela m'a obsédé. C'est la raison pour laquelle dans le livre, il y a beaucoup de témoignages traduits de l'italien sur l'Algérie qui sont inconnus. Si mon livre peut avoir un certain intérêt en dehors de mon expérience

personnelle, c'est que je mets à la disposition du lecteur algérien des documents sur l'Algérie qui sont inédits, oubliés et rares, voire uniques. Au départ, je voulais parler uniquement de mon expérience dans le Sersou algérien. Je ne dis pas le Français mais le Normand que je suis a découvert dans le Sersou algérien un pays rural totalement différent mais aussi proche de la région où je suis né en Normandie, en France.

- Justement, toute une part de votre livre compte la transformation du Normand que vous étiez au contact du cerceau algérien ?

Marcel Proust s'est opposé discrètement à la colonisation. Il a orientalisé la Normandie. C'est ce qui m'a permis de découvrir comment les Arabes avaient influencé l'art, les cathédrales, et beaucoup d'autres monuments en Normandie. Ceci, c'est pour l'expérience personnelle mais je ne voulais pas en rester à une expérience personnelle.

Car les expériences personnelles et les souvenirs enrichis, avec Marcel Proust, risquent de déformer la réalité. Je tenais aussi à trouver des intercesseurs, des personnes qui ne sont pas moi. J'ai privilégié les Italiens pour ne pas avoir de témoignages de trop de Français. Je pensais que les Italiens avaient un regard colonial, peut-être meilleur que les Français. J'ai découvert grâce à ces Italiens inconnus ou peu connus, beaucoup de faits intéressants. Je donne un exemple de celui qui m'a le plus frappé.

J'ai découvert à Londres un roman intitulé La Fioraia d'Holborn écrit en langue italienne par Henri Sapia dans lequel est mis en exergue l'année du soulèvement d'El Mokrani. Cet auteur italien a raconté l'aventure d'un rebelle républicain italien qui s'est réfugié dans une tribu algérienne. Fier de son indépendance, farouche et attaché à ses terres, il a livré bataille à ceux qui voulaient prendre ses terres. Et comme l'auteur suivait la politique française en Algérie, je suis persuadé que c'est une leçon qu'il nous donne. J'ai trouvé beaucoup de documents de ce genre que je mets à la disposition des lecteurs.

- A travers Algérie, passé masqué, passé retrouvé, vous avez essayé de redessiner l'histoire des hautes plaines algériennes qui restent, aujourd'hui, méconnues des historiens...

Effectivement, un autre aspect de l'affaire est à révéler. Ayant vécu dans le Sersou, après l'indépendance, je n'avais qu'un seul désir, c'était de revenir en Algérie. J'étais enseignant à Alger pendant treize ans. Mais mon grand désir était d'être non loin de Sidi Ladjel, une région entre Ksar El Boukhari et Ksar El Challala. J'ai eu la chance d'arriver dans un endroit de l'Algérie où il n'y a jamais eu de colonisation. J'ai un peu retrouvé ce que pouvait être cette petite portion de l'Algérie, à l'époque ottomane.

Ce qui m'a poussé à rechercher jusqu'à la période ottomane, comment avait évolué cette petite communauté, des Ouled Sidi Aissa et des Ouled Zenakhra où j'ai vécu. J'ai donc recherché beaucoup de textes. J'ai essayé de refaire l'histoire de cette région des hautes plaines algériennes qui est mal connue des historiens. Les historiens l'ont négligée. Cela ne veut pas dire que l'armée française s'est toujours bien conduite, mais le gros avantage pour les Algériens, c'est que la cavalerie algérienne était beaucoup plus forte que la cavalerie française.

J'ai trouvé des documents assez rares, montrant que les combats ont été relativement égaux. J'ai eu le bonheur, également, de trouver de très belles pages d'hommage à l'Emir Abdelkader. J'ai aussi choisi des Français qui connaissaient la langue arabe parce que je suis un peu fatigué des récits des voyageurs, comme Fromentin et d'autres qui ont fait quelquefois de belles choses mais ils ne connaissaient pas la langue arabe. Ils ne connaissaient pas le cœur de l'Algérie mais les gens que j'ai choisis connaissaient l'arabe mais l'un de ceux qui m'a le plus frappé -je ne comprends pas pourquoi d'ailleurs, il est oublié- est Albert Lentin.

D'ailleurs, je rêvais de chercher un village algérien où un petit Français aurait vécu tout seul avec des Algériens. Albert Lentin était devenu, par la suite, un poète. Il a eu la chance d'habiter, pendant des années, un petit village à El Hassi, à côté de Sétif où il n'y avait aucun Français. Il a vécu et joué avec des Algériens toute son enfance. Il a été hanté, tout comme moi, par son enfance algérienne.

- Dans cette quête de la recherche, il y a eu une part de hasard et une part de recherche...

Il est certain que pendant ma recherche dans les archives, y a eu une part de hasard et une part de recherche. Je travaillais sur des auteurs de langue italienne. J'ai publié, d'ailleurs, plusieurs ouvrages en langues italienne et française. C'est vrai que j'ai effectué une vingtaine de séjours en Italie, trois ou quatre à Londres et beaucoup à

Nice. Cela m'a demandé beaucoup de temps. Ce livre est la résultante de quatre ans de rédaction et de huit à dix ans de recherche. Le lecteur algérien trouvera des éléments qui ne connaissent pas mais il lui faudra un peu de patience pour le lire vu que j'ai mis des années à le faire.

- Cet ouvrage reste un outil de référence aussi bien pour les historiens que pour les étudiants ?

Je l'espère bien. Mon souhait, c'est que de nouveaux chercheurs algériens puissent prolonger, amplifier, voire critiquer ce que j'ai fait. Cela me ferait le plus grand plaisir.

- On ressent cette âme algérienne qui déborde dans vos écrits...

Je dirai beaucoup. Quand on a été enseignant à Sidi Ladjel et qu'on a un peu de cœur, on ne peut qu'avoir une âme algérienne. Mes anciens élèves m'envoient des messages affectueux. Preuve en est à l'occasion de ma venue à Alger pour le Sila, certains de mes anciens élèves ont fait 300 km pour venir m'attendre à l'aéroport. Nous avons pleuré ensemble. Mon âme algérienne est à Sidi Ladjel.

- Quel a été le retour de votre livre à l'étranger ?

C'est encore, prématuré pour le dire. Il y a eu quelques recensions mais le livre étant très gros, il faut du temps. Nous attendons une recension dans une des plus grandes revues européennes en sciences sociales mais nous cherchons la personne qui a le courage de lire ces 517 pages denses. Ceci étant, j'ai eu deux recensions d'un écrivain algérien.

- Après la publication de cet ouvrage, y a-t-il un autre projet d'écriture ?

J'ai écrit sur une trilogie algérienne avec une introduction. Le premier s'appelle «L'histoire du concept de culture, le destin d'un mot et d'une idée. Apparemment, l'Algérie n'y est pas mais ceux qui le lisent attentivement, c'est un livre scientifique, ethnologique où l'Algérie est évoquée en filigrane. Il est dédié à mes enfants et à mes anciens élèves de Sid Ladjel. Le second s'appelle Montherlant, et camus anticolonialiste, qui est paru il y a trois ans.

Sur Camus, je n'ai pas apporté beaucoup d'éléments nouveaux mais par contre pour Montherlant, qui est mal connu, je crois que j'ai apporté la preuve que depuis 1927 jusqu'à sa mort, il a été opposé à la colonisation. J'ai un autre projet d'écriture d'un livre consacré à la peinture orientaliste d'Algérie. livre qui devrait paraître dans deux ans s'intitule « Réponses aux ennemis de l'orientalisme ».

Nacima Chabani